HAL
open science

Fielding Auteur/Auctor : du garant à l'inventeur dans The Journal of a Voyage to Lisbon (1755).

Nathalie Bernard

To cite this version:

Nathalie Bernard. Fielding Auteur/Auctor : du garant à l'inventeur dans The Journal of a Voyage to Lisbon (1755).. E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone, 2005, Récits de voyage, 3. 1, pp.4-9. hal-01330507

HAL Id: hal-01330507

https://amu.hal.science/hal-01330507v1

Submitted on 10 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fielding Auteur / Auctor : du garant à l'inventeur dans *The Journal Of A Voyage To Lisbon* (1755)

Nathalie Bernard

The Journal of a Voyage to Lisbon, dernier ouvrage de Henry Fielding, est publié à titre posthume en 1755. Ce récit relate la traversée en mer entreprise par l'auteur depuis Londres, où la maladie l'a contraint à abandonner sa fonction officielle de magistrat, jusqu'à Lisbonne, où il espère bénéficier d'un climat plus doux. Arrivé à bon port, Fielding décèdera rapidement, victime de ses excès de boisson et de "bonne chère".

Mais au moment de la rédaction du journal, Fielding n'est pas seulement un homme à l'article de la mort et un magistrat privé de ses fonctions officielles : c'est aussi un écrivain meurtri dont le dernier roman, *Amelia*, paru à la fin de 1751, a été laminé par la critique, qui jugea souvent ce texte ennuyeux. L'auteur ne tarda pas à réagir et annonça en 1752 dans les pages du *Covent Garden Journal* qu'il renonçait, devant tant d'hostilité, à l'écriture de fiction.

The Journal, récit référentiel, historique, illustre le refus farouche de produire une nouvelle oeuvre de fiction romanesque. Si l'on considère l'étymologie du nom commun "auteur", on dira que Fielding abandonne officiellement son statut de romancier, d'auteur / inventeur, pour celui d'auteur / "auctor", "garant" des faits historiques et "conseiller" de la nation. La préface explicite la visée pédagogique d'un texte écrit non plus par le romancier Fielding, mais par le magistrat soucieux de continuer à servir sa nation. Le but affiché du récit est d'encourager la réforme des lois relatives au trafic maritime anglais ("my purpose is [...] to bring about at once [...] a perfect reformation of the laws relating to our maritime affairs [...]"). (*The Journal* 129)

L'écriture de romans, quant à elle, constitue désormais aux yeux de Fielding une activité dérisoire, si ce n'est pernicieuse et contraire à l'intérêt public, comme en témoigne l'audacieuse et célèbre critique adressée à Homère dans la préface du *Journal* :

But, in reality, the *Odyssy* (*sic*), the *Telemachus*, and all of that kind, are to the voyage-writing I here intend, what romance is to true history, the former being the confounder and corrupter of the latter. I am far from supposing that Homer, Hesiod, and the other ancient poets and mythologists, had any settled design to pervert and confuse the records of antiquity; but it is certain they have effected it; and, for my own part, I must confess I should have honoured and loved Homer more had he written a true history of his own times in humble prose, than those noble poems that have so justly collected the praise of all ages. (125)

Toutefois, le lecteur est en droit de s'interroger : *The Journal*, s'il manifeste bien dans l'oeuvre de Fielding le renoncement au récit de fiction au profit du récit référentiel, s'accompagne-t-il vraiment d'un changement de statut de l'auteur, non plus inventeur de fiction mais désormais fidèle transcripteur d'événements factuels, réels ?

Il ne s'agit pas ici de démontrer que Fielding écrit un texte subjectif : il est depuis longtemps établi que le récit référentiel, bien que fondé sur des faits réels, n'est pas le fruit d'un rapport objectif, puisque les événements n'existent qu'à travers la subjectivité qui les isole, les façonne, leur donne sens. Dans *Fiction et Diction*, Genette remarque à ce propos que la séparation "entre histoire et récit, entre authentique et fictionnel, (...) est purement théorique : tout récit introduit dans son histoire une 'mise en intrigue' qui est déjà une mise en fiction et / ou diction" (Genette 53). Ainsi, l'historien crée les faits au moment précis où il les rapporte.

Cette étude se propose plutôt de démontrer que le journal de Fielding ne procède pas d'une entreprise visant à établir un compte-rendu fidèle et sincère d'événements factuels. Après avoir examiné les déclarations ambigues du narrateur concernant le respect de la vérité dans son récit, nous verrons comment *The Journal of a Voyage to Lisbon* manipule les faits afin d'élaborer un mythe personnel. Il s'agira alors, dans un deuxième point, de démontrer que Fielding use, pour décrire les individus rencontrés lors du voyage, d'une caractérisation qui s'inspire largement de sa technique romanesque.

Fielding adopte dans le *Journal* la pose d'un auteur "garant" et rapporteur des faits, statut qui ne peut, comme nous l'avons rappelé plus haut, se passer de la notion d'invention, puisqu'il existe, comme l'a formulé Jean Viviès, un "*continuum*" (Viviès 44) entre récit de fiction et récit de voyage.

Toutefois, au fil du texte, Fielding va plus loin, et l'on peut sérieusement douter de sa véracité. Certes, il prétend fonder son récit sur la vérité, ("A work founded, like this, on truth" [*The Journal* 129]) mais c'est pour souligner aussitôt que la conformité de son récit à la vérité doit se concevoir sur un mode relatif et non pas absolu : "the following narrative [...] I do solemnly declare doth, in my own impartial opinion, deviate less from truth than any other voyage extant; my lord Anson's alone being, perhaps, excepted." (128) Que penser, d'ailleurs, dans la citation précédente de l'opinion "impartiale" que Fielding prétend "solennellement" posséder au sujet de son propre récit ?

L'insistance de Fielding, qui proclame sans cesse la véracité de ses propos n'est pas pour rassurer le lecteur : le caractère répétitif, tout au long du récit, des expressions manifestant sa bonne foi obtient rapidement l'effet inverse et jette le doute sur l'authenticité du discours en rappelant qu'il pourrait être falsifié, comme dans l'exemple suivant : "I will frankly own that I had a stronger motive than the love of the public to push me on (...) I began, in earnest, to look on my case as desperate (...)" (132)

Un paradoxe semblable révèle encore l'ambiguité de Fielding dans son rapport à la vérité : ainsi, la préface fustige les mensonges inventés par les auteurs de récits de voyage fantastiques mais ne dénonce en aucune manière leur caractère trompeur. A l'évidence, Fielding méprise moins la fausseté de leur discours que leur manque de vraisemblance :

> they lie for lying sake, or in order insolently to impose the most monstrous improbabilities and absurdities upon their readers on their own authority, without ever taking the pains of adapting their lies to human credulity, and of calculating them for the meridian of a common understanding (...) (126)

Dans ce passage, Fielding applique le critère de la vraisemblance au récit référentiel et non plus seulement au récit de fiction, confondant ainsi "réalisme" et ce que Käte Hamburger, citée par Genette dans *Fiction et Diction*, nomme "énoncé de réalité" (92). Enfin, c'est alors qu'il mentionne les mensonges de Tom, l'homme à tout faire du capitaine, que Fielding révèle au lecteur les subterfuges de sa propre narration :

> Tom had no sooner swallowed his draught, than he hastily began his narrative, and faithfully related what had happened on board our ship; we say faithfully, tho' from what happened it may be suspected that Tom chose to add, perhaps, only five or six immaterial circumstances, as is always, I believe, the case, and may possibly have been done by me in relating this very story, tho' it happened not many hours ago. (*The Journal* 205)

Ces mensonges invalident-ils le statut référentiel du récit en occasionnant une irruption de la fiction au coeur du discours factuel ? Selon Philippe Lejeune dans *Le Pacte autobiographique*, le contrat de lecture initial établissant l'identité de l'auteur et du personnage-narrateur garantit la référentialité du récit en dépit des mensonges : le mensonge est une catégorie de l'autobiographie, et non de la fiction.

Parmi les passages inventés du *Journal*, un contemporain resté anonyme a relevé dans une lettre du 31 mars 1755 la description de l'auberge des Francis, sur l'île de Wight. Au sujet du couple Fielding, la lettre déclare : "We found the circumstances of their dining in the barn a fiction, there was no such barn with a pleasant view to the fields, nor dined they out of the house." (*The Critical Heritage* 391) Les accrocs à la vérité permettent en outre au narrateur d'élaborer grâce au journal un mythe personnel : celui-ci concerne principalement les causes de la maladie qui affecte Henry Fielding et l'a contraint à abandonner ses fonctions de magistrat pour gagner Lisbonne. Les biographes de Fielding et les témoignages de ses proches s'accordent à dire qu'il est responsable de son épouvantable état de santé et "paie" en quelque sorte par la maladie ses excès de nourriture et de boisson.

Or c'est une tout autre version des faits que le journal présente au lecteur : la maladie ne serait pas la conséquence des excès de bonne chère, mais du dévouement du magistrat Fielding à l'égard de ses devoirs civiques. Désigné en haut lieu pour éradiquer les gangs de délinquants qui semaient le trouble à Londres, Fielding a repoussé le séjour à Bath pourtant conseillé par ses

médecins : si la répression a remporté un franc succès, cette réussite a eu raison de la santé fragile du valeureux magistrat. A la page 201, Fielding s'érige en martyr de la cause publique et déclare qu'il a sacrifié sa vie à son pays ("sufficiently satisfied in having finished my life, as I have, probably, lost it, in the service of my country [...]").

Un indice du caractère trompeur du journal réside sans doute dans le fait que Fielding considérait lui-même ce récit comme une habile mise-en-scène : "Birch reports, from a letter Fielding wrote to Millar from Lisbon, that he called the *Journal* 'the best of his performances' (...)". (*A Critical Biography* 326)

J'en viens maintenant à mon deuxième point en remarquant que plus troublant encore est le traitement que fait subir le *Journal* aux personnes réelles. Certes, les individus historiques deviennent presque inévitablement des "personnages" du récit où ils apparaissent, puisqu'ils y sont "mis en intrigue", pour reprendre une formule déjà citée. Toutefois la technique de description employée dans ce texte accentue encore l'impression que ressent le lecteur d'avoir affaire à des personnages de fiction. En effet, Fielding procède à une caractérisation qui s'inspire de celle de ses romans.

Une distinction de taille s'impose cependant : dans ses romans, Fielding dénonçait le ridicule de certains personnages, mais il avait soin de ne pas heurter la susceptibilité des lecteurs en ne vilipendant jamais que des attitudes générales, des types, et non pas des individus. C'est ce que souligne la préface de *Joseph Andrews*. (3) Or derrière les portraits ridicules brossés dans le *Journal*, où se déploie toute la verve de Fielding, il est aisé de deviner les modèles réels que sont Mrs. Francis ou le capitaine du bateau qui emmène l'auteur au Portugal (il demeure anonyme mais reste aisément identifiable et se nomme en réalité Richard Veal). En adaptant au récit référentiel l'une des catégories de son écriture romanesque, la dénonciation du ridicule, Fielding verse dans le pamphlet et, comme nous allons le voir à présent, dans la calomnie.

Examinons tout d'abord le portrait du capitaine, car il constitue l'exemple le plus longuement développé, si ce n'est le plus frappant de l'application au référentiel des techniques de caractérisation du récit romanesque. Personnage caricatural, il illustre la définition du ridicule énoncée par Fielding dans la préface de *Joseph Andrews*. En effet, homme de peu de culture et de moralité (il a été capitaine d'un bâtiment armé en corsaire, "privateer"), le capitaine prétend au titre de gentleman, et montre précisément l'incongruité de ses revendications en rudoyant grossièrement le vrai gentleman qu'est Fielding. Il n'est donc pas seulement dépourvu de la qualité qu'il prétend posséder (la culture et les bonnes manières d'un gentilhomme), mais il se révèle même le contraire de ce qu'il affecte (c'est un malotru et un ignorant).

De plus, Fielding omet d'indiquer la surdité du capitaine lors de ses premières apparitions dans le journal : la voix tonitruante du marin est à tort présentée comme l'indice d'un caractère irascible. C'est là une preuve flagrante de la manipulation délibérée qu'opère Fielding sur les faits : en somme rien, même la vérité, ne doit venir troubler le portrait ridicule que le narrateur se délecte à tracer.

Le capitaine devient sous la plume de Fielding un tyran d'opérette qui aime à porter une cocarde et se pavane, une épée trop longue au côté, devant l'assemblée pathétique de ses passagers confinés dans les cabines minuscules du navire :

> He was a person of a very singular character. He had taken it into his head that he was a gentleman, from those very reasons that proved he was not one; and to shew himself a fine gentleman, by a behaviour which seemed to insinuate he had never seen one. He was, moreover, a man of gallantry; at the age of seventy he had the finicalness of Sir Courtly Nice, with the roughness of Surly; and, while he was deaf himself, had a voice capable of deafening all others. (*The Journal* 147)

On remarquera , dans ce morceau de bravoure littéraire, l'emploi assez significatif du prétérit : le narrateur devrait en toute logique user du présent, puisque le capitaine est sous ses yeux pour encore toute la durée du voyage. Il préfère cependant avoir recours au prétérit qui rappelle immanquablement la relation du narrateur de fiction à l'un de ses personnages.

Les références à Sir Courtly Nice et Surly, personnages de la comédie de John Crowne *Sir Courtly Nice, or It Cannot Be* (1685) renforcent l'aspect dérisoire de ce capitaine de farce tout en

alertant le lecteur sur la nature peut-être fictive de ce portrait ridicule. Le capitaine tel qu'il apparaît dans le journal emprunte d'ailleurs certains traits à un personnage du dernier roman de Fielding, le capitaine du navire qui emmène Booth et Atkinson à la guerre au livre III d'*Amelia.* En effet, le journal fait la part belle à la sensiblerie grotesque de l'ancien corsaire, qui étend son affection aux animaux et aux objets, avec une prédilection pour son ancien bateau, "the Princess of Brasil", dont il porte le deuil à la manière d'un veuf. Or le capitaine d'*Amelia* lui aussi, déclare aimer son bateau, le "Lovely Peggy", plus que tout au monde.

On aurait toutefois tort de penser que les personnes réelles deviennent dans le journal de Fielding de parfaits personnages de fiction, dignes de ses romans. En effet, si les individus historiques reçoivent dans le texte certaines caractéristiques des personnages de roman comique, ils n'en acquièrent pas pour autant la cohérence, la 'conservation of character" que prônait Fielding dans ses oeuvres de fiction.

On peut avancer une explication de ce phénomène en remarquant que les personnages du journal ne sont pas élaborés, comme c'est le cas dans un récit de fiction romanesque, au gré d'une intrigue précise où les différents traits de caractère peuvent apparaître de manière progressive. Rappelons que pour Fielding, le genre du journal de voyage constitue "a novel without a plot'. (L. Cross 62) Dans le *Journal*, les personnes deviennent personnages ridicules selon de brèves saynètes correspondant à des épisodes réels dont l'enchaînement est dépourvu de la logique romanesque.

Toujours est-il que la caractérisation du capitaine est incertaine : Fielding le présente essentiellement comme un malotru, mais une surprenante bienveillance réciproque, qu'aucune anecdote ne vient expliquer, s'insinue parfois dans le texte :

> He expressed much satisfaction in this declaration, and at hearing from me, that I found myself, since my tapping, much lighter and better. In this, I believe, he was sincere; for he was, as we shall have occasions to observe more than once, a very good-natured man; and as he was a very brave one too (...) (*The Journal* 148)

De manière délibérée ou plus inconsciente, ces remarques positives, qui en disent trop ou pas assez, révèlent les manipulations d'un récit qui ressemble à un collage imparfait. Elles signalent que Fielding a omis de mentionner les bonnes actions du capitaine pour se concentrer sur des défauts susceptibles de servir sa plume satirique.

La description de Mrs. Francis reflète également la transformation dans le journal des personnes réelles en personnages selon un traitement similaire à celui employé pour le capitaine. Son ridicule réside dans sa vénalité, qu'elle tente de masquer en jouant le rôle de l'aubergiste accueillante mais flouée par l'avarice de clients ingrats, en l'occurrence, Fielding et les siens.

Dès sa première description physique, Mrs. Francis apparaît comme un personnage de fiction, un composite de Mrs. Tow-wouse, la propriétaire peu accorte du "Dragon", l'auberge où logent Joseph et Parson Adams dans *Joseph Andrews*, et de Mrs. Jewkes dans *Pamela* de Richardson :

> She was a short, squat woman; her head was closely joined to her shoulders, where it was fixed somewhat awry; every feature of her countenance was sharp and pointed; her face was furrowed with the smallpox; and her complexion, which seemed to be able to turn milk to curds, not a little resembled in colour such milk as had already undergone that operation. She appeared indeed to have many symptoms of a deep jaundice in her look. (*The Journal* 175)

Mais si Fielding utilise ici une méthode de description éprouvée dans ses romans, la cruauté de son point de vue déroge aux règles fixées dans la préface de *Joseph Andrews*, déjà évoquées plus haut lors de l'étude du capitaine. Là encore, l'attaque vise une personne réelle et non pas seulement un personnage fictif, et sa violence est plus vive dans le cas de Mrs. Francis que dans celui du capitaine, que l'anonymat au sein du journal ménage quelque peu. Bien que renommée Mrs. Humphrys dans la première édition de *The Journal of a Voyage to Lisbon*, l'aubergiste de l'île de Wight est, dans les éditions ultérieures, livrée en pâture à la raillerie publique sous son propre nom.

En outre, on peut s'indigner, comme ce fut le cas de lecteurs contemporains du *Journal*, de l'élément qui suscite ici la raillerie : alors que la préface de *Joseph Andrews* refusait de tourner la maladie en ridicule, Fielding fait preuve d'indélicatesse en se moquant de la jaunisse dont souffre la vieille femme.

De plus, sans doute emporté par la délectation de son écriture satirique, Fielding rompt avec le pacte solennel de la préface du journal où il fustigeait l'exagération et les mensonges fantastiques des écrivains antiques : certes, pas de magie ni de monstre maléfique ici, mais le manque de vraisemblance des descriptions ne plaide pas pour leur véracité. Le réel est instrumentalisé au profit du plaisir de l'écriture qui réduit les personnes au statut de personnages ridicules et même d'objets, comme le montre la réification que subissent les Francis dans cette description : "She abounded in whatsoever he was defective; that is to say, in almost every thing. She was indeed as vinegar to oil, or a brisk wind to a standing pool, and preserved all from stagnation and corruption." (174) Espiègle, Fielding prétend avoir minimisé les défauts de ses modèles, ("every thing is here lowered instead of being heightened" [176]). Il poursuit en se jouant des distinctions entre caractérisation référentielle et caractérisation de fiction : afin que les lecteurs se représentent fidèlement le couple Francis, il les enjoint avec malice à se reporter aux descriptions des furies que l'on trouve dans les mythes antiques ou dans les ouvrages de Lucien,

Enfin, le traitement de la parole des personnes/personnages constitue un nouvel indice des altérations opérées par Fielding sur les faits réels. Le vocabulaire du capitaine, par exemple, est limité et grossier, parsemé de blasphèmes comme dans cette citation : "Your cabin, repeated he many times, no, d–n me, 'tis my cabin, Your cabin ! D–n me ! I have brought my hogs to a fair market. I suppose indeed, you think it your cabin, and your ship, by your commanding in it, d–n me!" (205) De la même manière, les "discours rapportés" de Mrs. Francis, au style direct, sont pour Fielding l'occasion de se moquer du sociolecte vulgaire de l'aubergiste qui multiplie les "s" à la fin de verbes conjugués à la première personne du singulier. La citation suivante prétend donner la parole à Mrs. Francis lorsque son hôte, Fielding, conteste le montant du séjour à l'auberge : elle se caractérise également par l'emploi répété de l'expression "to be sure" :

> And yet to be sure your honour shall be my warning not to be bit so again. Some folks knows better than other how to make their bills. Candles ! why, yes, to be sure; why should not travellers pay for candles ? I am sure I pays for my candles, and the chandler pays the King's Majesty for them; and if he did not, I must, so as it comes to the same thing in the end. To be sure I am out of sixteens at present, but these burn as white as clear, tho' not quite so large. (185)

Or l'expression "to be sure" a déjà été employée par Fielding dans *Amelia* : on rencontre cette formule lorsque le gardien de prison s'adresse à Miss Matthews, et c'est également à grands renforts de "to be sure" que la soubrette d'Amelia rapporte l'apparition du fou (en réalité le docteur Harrison) dans l'appartement des Booth. (274) De même, l'expression "d - n me", employée par le capitaine et son neveu dans le journal est directemement empruntée aux blasphèmes du Colonel Bath d'*Amelia*.

Mais même pour les lecteurs qui ne connaîtraient pas le dernier roman de Fielding, l'apparition des jurons dans les propos du capitaine et de son neveu, par exemple, est trop systématique pour être crédible. De même, il apparaît douteux que Fielding ait pu restituer toutes les ratiocinations de son aubergiste. Le doute est jeté sur la fidélité de la retranscription des discours dans le journal : comme l'indique Gérard Genette dans *Fiction et diction*, le discours rapporté *in extenso* et littéralement constitue l'un des "indices de fictionalité" dégagés par Käte Hamburger au même titre que la présence de scènes détaillées et de descriptions étendues. Certes, il n'est pas imposssible de trouver ces procédés dans un récit référentiel, mais ils y sont peu vraisemblables : le lecteur est susceptible de ressentir une impression de "fictionalisation".

Fielding lui-même signale dans la préface du journal le caractère ambigu des discours prétendûment rapportés : il reconnaît avoir eu recours à quelques "embellissements" visant à retranscrire de manière plaisante les propos des personnes rencontrées au cours du voyage. Il justifie cet emploi en rappelant que les historiens de l'antiquité y ont eu recours avant lui :

> Some few embellishments must be allowed to every historian: for we are not to conceive that the speeches in Livy, Sallust, or Thuycidydes, were literally spoken in the very words in which we now read them. It is sufficient that every fact hath its foundation, in truth, as I do seriously aver is the case in the ensuing pages (...) (*The Journal* 128)

Loin de constituer la transcription fidèle de propos réellement prononcés, les "discours rapportés" du journal de voyage de Fielding pourraient bien être des "discours inventés". Ils s'inscrivent dans une intertextualité fictionnelle où certaines expressions renvoient à des archétypes

culturels. Ainsi "to be sure" marque les énoncés de personnages vulgaires et fourbes : le gardien violent et cupide, la servante malhonnête dans *Amelia*, l'aubergiste acariâtre et âpre au gain de *The Journal of a Voyage to Lisbon*. La formule "damn me", quant à elle, illustre dans *Amelia* et le journal, le vernaculaire typique du militaire et du marin tel que se le représente l'imaginaire de l'époque.

Pour finir, tout comme la description du capitaine du bateau conduisant Fielding à Lisbonne était souvent entremêlée de références à la comédie, la description des Francis est doublée d'une évocation du théâtre. Comme Iago dans *Othello*, ou Shylock dans *The Merchant of Venice*, la physionomie de l'aubergiste trahit sa nature malveillante, confirmant les propos du célèbre acteur Quin : "Quin, the player, on taking a nice and severe survey of a fellow-comedian, burst forth into this exclamation, 'if that fellow be not a rogue, God almighty doth not write a legible hand." (174) Cette dernière citation éclaire le phénomène de création à l'oeuvre dans le journal : malgré la nature référentielle du *Journal*, le créateur, l'auteur de Mrs. Francis telle qu'elle apparaît dans le récit du voyage à Lisbonne n'est pas Dieu, mais Fielding.

La préface présente *The Journal of a Voyage to Lisbon* comme le récit d'un magistrat qui relate des faits réels, dont il se porte garant, dans le but de fournir aux dirigeants de l'Angleterre les informations susceptibles d'améliorer le trafic maritime national.

Cependant, comme nous l'avons observé, une lecture plus attentive du texte conduit à un tout autre constat : le projet didactique affiché masque une entreprise de légitimation voire de mythification personnelle qui adopte, malgré son programme, des techniques narratives habituellement privilégiées dans les récits de fiction.

Ces techniques narratives ont valeur d' "indices de fictionalité" pour le lecteur : elles ne sauraient transformer le texte référentiel en récit de fiction, mais entraînent cependant sa "fictionalisation". Si avec *The Journal of a Voyage to Lisbon* Fielding n'est plus un romancier, il restera, jusqu'à sa mort, un irréductible "inventeur".

Ouvrages cités

Cross, Wilbur L. *The History of Henry Fielding*. New Haven: Yale University Press, 1918.

Fielding, Henry. *Amelia* (1751) in two vols. n°852, n° 853. Introduction by George Saintsbury, Everyman's Library, London and New York: J.M. Dent& Sons, 1959.

Fielding, Henry. *Joseph Andrews* (1742). *Joseph Andrews and Shamela*. Oxford: Oxford University Press, The World's Classics, 1980.

Fielding, Henry. *The Journal of a Voyage to Lisbon. A Journey From This World To The Next and The Journal of a Voyage To Lisbon* (1755). Introduction and notes by Ian A. Bell and Andrew Varney, Oxford: Oxford World's Classics, Oxford University Press, 1997.

Genette, Gérard. *Fiction et diction*. Editions du Seuil, 1991.

Lejeune, Philippe. *Le Pacte autobiographique*. Paris : Editions du Seuil, 1975, 1996.

Paulson, Ronald and Lockwood, Thomas. "Unsigned letter, 31 March 1755". *Henry Fielding, The Critical Heritage.* London: Routledge & Kegan Paul, 1969.

Paulson, Ronald. *The Life of Henry Fielding, A Critical Biography*. London: Blackwell Publishers, 2000.

Richardson, Samuel. *Pamela*. Peter Sabor, ed., Harmondsworth: Penguin, 1980.

Viviès, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIIIème siècle : de l'inventaire à l'invention*. Interlangues littératures, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1999.